

# Sous le capot

## Chapitre 1 – La panne mystérieuse

Le soleil commençait à taper fort sur la tôle ondulée du garage de Mr. Madi, à deux pas du centre de Mamoudzou. Le vrombissement d'un compresseur, les bruits secs des clés à cliquet, et l'odeur de graisse brûlée composaient le fond sonore habituel d'un matin ordinaire.

Zayd, dix-neuf ans à peine, les mains encore noires de cambouis, se redressa sous le capot d'une Clio de 2013. Arrivé au garage depuis quelques semaines dans le cadre de son apprentissage, il ne tenait pas en place. Curieux de tout, toujours le premier à vouloir tester, démonter, comprendre. Il avait ce mélange d'assurance maladroite et de soif d'apprendre, propre à ceux qui cherchent encore leur place mais sentent déjà qu'ils sont là pour quelque chose.

— C'est bon pour le filtre à air, lança-t-il à voix haute, comme pour signaler qu'il ne se tournait pas les pouces.

Un ricanement lui répondit, venu de l'autre côté du hangar. Issa, le mécano le plus ancien de l'atelier, à la barbe fournie et au regard perçant, le regardait sans lever la tête. Il bossait sur un fourgon utilitaire, concentré comme toujours. Peu bavard, parfois bourru, Issa n'était pas du genre à encourager gratuitement. Mais Zayd savait qu'il observait tout.

Près du bureau, Fatima notait quelque chose dans un cahier. Casquette noire vissée sur sa tête, mèche bouclée dépassant à peine, elle était la technicienne la plus respectée du garage. Calme, précise, rigoureuse. Elle ne parlait pas pour rien, mais quand elle ouvrait la bouche, tout le monde écoutait.

Et bien sûr, il y avait Ali. Le chef d'atelier. Cinquante ans passés, lunettes de vue fatiguées mais le regard toujours vif. Il avait cette autorité tranquille qu'on n'ose pas défier, forgée par les années à former des jeunes et dépanner des moteurs à la méthode ancienne comme moderne. Pour Zayd, c'était un modèle, même s'il ne le dirait jamais à voix haute.

Ce matin-là, un véhicule attira l'attention de tout le monde. Une berline allemande haut de gamme, toute récente, avait été tractée jusque dans la cour. Le client, un trentenaire visiblement pressé, descendit avec un air inquiet.

— Elle cale sans raison, souffla-t-il. Et parfois, plus rien ne répond. Ni la direction assistée, ni les voyants.

Ali hochait doucement la tête, observant la voiture comme un médecin jauge un patient difficile.

— On va regarder ça, monsieur. Laissez-nous un peu de temps.

Quelques instants plus tard, l'équipe était rassemblée autour du véhicule. Zayd, déjà prêt avec la valise de diagnostic, se pencha sur la prise OBD.

— Code défaut U1000, annonça-t-il. "Communication CAN interrompue". Y'a un souci de liaison entre les calculateurs.

Fatima fronça les sourcils.

— Ce n'est pas une simple panne. Ça, c'est typiquement un souci de faisceau. Peut-être un court-circuit ou un connecteur grillé.

— Ou pire, une manipulation, grogna Issa en retirant le cache moteur. Regardez ça.

Il montra un paquet de fils sectionnés, à peine recollés avec du scotch isolant de mauvaise qualité.

Ali se pencha, silencieux. Son regard se fit plus sombre.

— Ça, ce n'est pas une défaillance... C'est volontaire.

Zayd sentit son cœur battre un peu plus vite. Sabotage ? Ce n'était pas un mot qu'il pensait entendre dans un garage.

— Quelqu'un a trafiqué le faisceau, dit Ali d'un ton grave. Et pas au hasard. Il a coupé juste là où passent les liaisons entre le calculateur moteur, l'antidémarrage, et le multiplexage central.

— Mais qui ferait ça ? s'étonna Zayd.

Fatima échangea un regard inquiet avec Ali. Ce dernier ne répondit pas tout de suite. Il essuya ses mains sur un chiffon, regarda un instant vers le bureau vitré où Mr. Madi discutait avec un client, puis revint à la voiture.

— Zayd, dépose-moi la boîte à gants et le cache colonne. Je veux voir si ça a été touché à l'intérieur aussi.

Le jeune homme s'exécuta, concentré. Il n'avait jamais démonté autant de plastique sur une voiture aussi neuve. Mais ce qui l'inquiétait le plus, c'était l'ambiance. Plus personne ne parlait à la légère. Même Issa avait cessé de marmonner.

Au bout d'une heure, ils avaient mis à jour la zone endommagée : plusieurs fils coupés net, d'autres fondus comme par une surchauffe artificielle. Le tout dissimulé sous le tapis isolant.

Ali se redressa.

— On ne dit rien au client pour l'instant. Madi doit savoir, mais pas les autres. Je reviens.

Il laissa l'équipe poursuivre le remplacement du faisceau. Cela impliquait de déposer une bonne partie de la planche de bord, de reconfigurer les codes d'antidémarrage, et de tester chaque composant électrique. Zayd découvrirait à quel point les calculateurs électroniques, les

capteurs et le multiplexage étaient interdépendants. Un fil mal isolé, et toute la chaîne pouvait tomber.

Quand Ali revint, une heure plus tard, il avait l'air plus calme.

— C'était Tino, dit-il en nettoyant ses lunettes. L'ancien mécano. Il a été viré il y a deux mois, et il ne l'a pas digéré. C'est un client qu'il connaît qui a amené la voiture. Il a eu le temps d'agir avant la panne.

Le silence tomba comme un couvercle sur l'atelier. Fatima haussa un sourcil, mais ne dit rien. Issa se contenta de souffler un « hmm » grave et étouffé.

Zayd, lui, reprit la pose du faisceau avec un peu plus de soin, un peu plus de respect pour ce qu'il faisait. Ce n'était plus juste des câbles. C'était le cœur de la machine, et aussi celui de leur réputation.

Le lendemain, le client repartit avec sa voiture réparée. Il ne sut sans doute jamais ce qui s'était réellement passé.

Mais pour Zayd, un cap venait d'être franchi. Il comprenait à présent que dans ce métier, il fallait plus que des mains habiles : il fallait de l'œil, de l'écoute... et parfois, un soupçon de méfiance.

## Chapitre 2 – Le retard des pièces

La semaine suivante, la chaleur moite de l'après-midi étouffait l'atelier. Les ventilateurs tournaient en vain, brassant l'air chaud. Zayd, en sueur, tentait de retirer un turbo grippé sur un vieux SUV diesel, les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans un enchevêtrement de tuyaux d'échappement, de vis rouillées et de conduites d'huile craquelées.

— T'as réussi à l'avoir ? lança Issa en passant derrière lui, un bidon d'huile usagée à la main.

— Presque... marmonna Zayd, la voix étouffée. Mais la vis du bas est complètement foirée.

— Normal, ce modèle-là, dès qu'il prend l'humidité, ça grippe. Faut chauffer.

Il posa le bidon, attrapa le petit chalumeau sur l'établi, et vint lui montrer le geste. En quelques minutes, la pièce récalcitrante céda enfin. Zayd apprenait vite, mais ce jour-là, il sentait que le garage fonctionnait à flux tendu.

Il n'était pas le seul à le sentir. Depuis le matin, Fatima allait et venait entre l'ordinateur, le téléphone et les étagères de l'arrière-salle. À chaque retour d'appel, son ton se faisait un peu plus sec.

— Toujours rien du port, dit-elle enfin à Ali, les sourcils froncés. Nos pièces sont là-bas depuis quatre jours. Coincées.

— Grève ? demanda Ali en quittant son coin café, tasse à la main.

— Grève et contrôles renforcés. Paraît que des conteneurs ont été ouverts à l'arrache, donc maintenant ils vérifient tout.

Ali soupira.

— Et nous, on a cinq véhicules en attente de pièces. Dont le camion de chantier de la mairie...

Zayd écoutait, l'oreille tendue. Il savait que ça allait poser problème. Le garage n'était pas grand, mais sa réputation tenait aussi à sa rapidité. Un chantier retardé, un client mécontent, et tout pouvait aller très vite dans le mauvais sens.

— On a quoi en stock ? demanda Ali.

Fatima pianota sur son clavier.

— Quelques joints, un alternateur Bosch compatible Renault, deux injecteurs neufs pour moteur HDi, et... c'est tout.

Issa, qui revenait avec une boîte d'outils, ajouta :

— Et le reste, on pourrait le choper à la casse ?

— J'y ai pensé, répondit Fatima. Mais faut que ce soit propre. Je peux aller voir ce qu'il y a sur les épaves qu'on a derrière. Y'a peut-être des trucs encore exploitables.

Ali hésita. Il n'aimait pas bidouiller avec du vieux. Mais il connaissait Fatima. Si elle proposait ça, c'est qu'elle allait faire ça bien.

— Ok. Tu prends Zayd avec toi. Vous démontez uniquement ce qui peut être testé. Injecteurs, capteurs, actuateurs. Rien d'approximatif.

Dans la cour arrière du garage, le soleil faisait briller la tôle cabossée d'une douzaine d'épaves. Certaines avaient été laissées là par des clients qui ne voulaient plus payer les réparations. D'autres étaient récupérées après des accidents, bonnes juste à donner leurs organes.

— Tiens, regarde celle-là, dit Fatima en désignant un vieux Scenic. Moteur identique au Kangoo qu'on a à l'intérieur. Si les capteurs sont bons, on peut au moins débloquer cette réparation.

Zayd grimpa dans l'habitacle. Tout sentait le renfermé. Il retira les caches, détacha les connecteurs avec précaution. Fatima, de son côté, désossait proprement la rampe d'injection, inspectant chaque pièce comme un bijou.

— Comment tu sais si un capteur est encore bon ? demanda Zayd.

— T'as plusieurs manières. Le plus simple, c'est de vérifier la résistance à l'ohmmètre. Tu compares avec les valeurs du constructeur. Si c'est hors tolérance, c'est mort.

— Et sinon ?

— Tu l'installes, tu testes en conditions réelles. Mais faut que l'environnement soit propre. Sinon tu fausses tout.

Ils passèrent plus d'une heure à collecter des pièces. De retour à l'intérieur, Fatima nettoya chaque composant, puis le testa sur banc ou directement sur les véhicules immobilisés. L'un après l'autre, les voyants s'éteignaient. L'ordinateur de diagnostic confirmait.

— Ce n'est pas du neuf, dit-elle à Ali. Mais ça fonctionne. On pourra tenir jusqu'à la livraison.

Ali sourit, rare moment de relâchement dans sa journée.

— T'as bien bossé. Et toi aussi, Zayd. T'as les bons réflexes. Faut juste que t'apprennes à pas foncer trop vite.

Zayd hocha la tête, très fier.

Le soir venu, alors que les portails se refermaient sur la cour calme, Ali resta un instant seul, appuyé contre la portière d'un vieux pick-up. Il regarda les silhouettes de l'équipe, chacun rangeant ses outils, éteignant les lumières, prenant le chemin du retour.

Il y avait eu de la tension, oui. De l'incertitude aussi. Mais il y avait surtout eu de la débrouille, de la solidarité, et ce fameux "esprit garage" que seuls ceux qui ont mis les mains dedans peuvent comprendre. Et ça, les pièces importées ne pourraient jamais le remplacer.

### Chapitre 3 – Le Concours de Customisation

Quelques semaines plus tard, dans le bureau du fond, une feuille d'affiche était scotchée de travers sur la porte vitrée. Fatima y jeta un coup d'œil distrait, puis appela Zayd en levant un sourcil.

— T'as vu ça ? Concours de tuning, dans trois semaines. Sur la place du marché. Organisé par l'association des jeunes mécanos de Kawéni.

— Hein ? fit Zayd, s'approchant. Il lut rapidement : "Customisation libre – esthétique et sonorisation – catégorie pick-up". Il releva les yeux, intrigué.

— On pourrait participer ?

Ali, qui passait par là avec une boîte de bougies neuves dans les bras, s'arrêta net.

— Tuning ? Vous voulez repeindre des flammes sur les capots et poser du caisson à 500 watts ?

— Non, pas comme ça, protesta Zayd. Je veux dire... un vrai projet. Technique. Remettre à neuf un vieux véhicule et lui donner une seconde vie.

Issa, depuis son coin, lança d'un ton sec :

— Et pendant ce temps, qui s'occupe des vraies pannes ? Les clients, eux, ils ne veulent pas des néons, ils veulent rouler.

Mais Ali, au lieu de rembarrer Zayd, prit quelques secondes. Il regarda la feuille, puis le jeune stagiaire, les yeux brillants d'enthousiasme.

— Attends-moi là.

Il disparut derrière les rideaux qui séparaient l'atelier du stock, et revint quelques minutes plus tard... avec les clés d'un vieux Toyota Hilux cabossé, garé sous un manguier à l'arrière du garage.

— Si tu veux te casser la tête... prends celui-là. Il roule à peine, il est bon pour la casse. Si t'arrives à le redémarrer, tu peux bosser dessus après les heures.

Zayd n'en revenait pas. Il prit les clés comme un trophée.

— Merci, chef !

Fatima sourit en coin, amusée.

— C'est là que les ennuis commencent.

Les soirs suivants, le garage ne fermait plus vraiment à l'heure. Dès que les réparations du jour étaient terminées, Zayd filait à l'arrière avec sa petite équipe : trois lycéens du coin passionnés de mécanique, qu'il avait rencontrés via l'asso locale. Ensemble, ils désossaient,

nettoyaient, réparaient. L'un d'eux s'occupait de l'électricité, un autre de la sono, et Zayd pilotait l'ensemble.

Le moteur était fatigué mais pas mort. Après vidange, changement de courroie, filtre à gasoil et un bon nettoyage des injecteurs, le vieux diesel toussota... puis se remit à ronronner.

— Le plus dur, c'est de virer la rouille sans flinguer la tôle, expliquait Zayd à Fatima un soir. On bosse à la brosse métallique, à la main. Et après, mastic, apprêt, peinture. Tout ça avec des bombes...

— Et t'as vérifié les freins ?

— On les refait demain. J'ai récupéré des disques d'occase à la casse de Majikavo. Je les passe au tour, ils seront propres.

— T'oublies pas la sécurité, hein ? Un concours, c'est bien. Mais t'engages aussi le nom du garage.

Zayd hochait la tête, un peu plus sérieux. Il ne voulait pas décevoir.

Cependant, à mesure que le projet avançait, des tensions apparurent. Une autre équipe, plus expérimentée, bossait sur un pick-up Isuzu, avec un budget plus large, du matos flambant neuf, et un look très tape-à-l'œil. Les deux groupes se croisèrent plusieurs fois en ville, et les piques commencèrent à fuser.

— Alors, vous le poussez toujours votre tas de ferraille ? lançait un des gars en riant.

— Au moins, on l'a monté nous-mêmes, répondait Zayd, sans se laisser démonter.

La veille du concours, alors que tout le monde réglait les derniers détails, un cri résonna dans la cour.

— Le poste à souder a disparu ! Il était là hier !

Panique. Sans poste, impossible de fixer les supports arrière du caisson ni la grille de calandre retravaillée. Zayd fit le tour du garage, fouilla, interrogea tout le monde. Rien. Ali, mis au courant, resta calme.

— Si c'est volé, on retrouvera. Mais pour demain, débrouille-toi autrement.

Finalement, c'est Issa, sans dire un mot, qui revint avec un vieux poste portable, rouillé mais encore fonctionnel.

— C'est pas du dernier cri, dit-il simplement. Mais ça fera le taf.

Zayd le regarda, surpris.

— Merci.

— T'as qu'à gagner. Qu'on ne dise pas qu'on forme des bras cassés ici.

Le samedi matin du concours, les pick-up s’alignaient sous les palmiers. Peintures brillantes, néons colorés, jantes étincelantes. Le Hilux de Zayd faisait figure d’outsider, mais il avait de la gueule. Sobre, propre, bien monté. Une peinture mate gris ardoise, une sono modeste mais bien installée, et sous le capot, un moteur qui répondait au quart de tour.

Quand le jury passa, il posa plein de questions. Sur les choix de pièces, les montages, les contraintes. Zayd répondit avec clarté, appuyé par son équipe.

— On a privilégié la récup et la réutilisation. Mais sans négliger la sécurité. Tous les systèmes de freinage et d’éclairage ont été remis aux normes. Et la fixation des accessoires a été soudée, rivetée et vérifiée.

L’après-midi, le verdict tomba : mention spéciale du jury pour la qualité de la remise en état et l’aspect pédagogique du projet. Zayd n’avait pas gagné, mais il avait prouvé quelque chose. À lui-même. À l’équipe. Et peut-être même à Ali.

Sur le chemin du retour, Fatima lui tapa l’épaule.

— Pas mal, ton vieux pick-up. Et t’as pensé à garder la grille de calandre ?

— Pourquoi ?

— Cette pièce pourrait bien nous dépanner, c’est toujours utile de garder ça.

Zayd éclata de rire. Le tuning, ce n’était peut-être pas que pour faire joli.

## Chapitre 4 – Le Camion Poubelle

Le lundi matin, l'ambiance était tendue au garage. Pas à cause d'un client râleur ou d'un véhicule en retard. Non, cette fois, c'était la mairie qui appelait toutes les cinq minutes. Et quand la mairie appelait, c'était rarement pour dire bonjour.

— Le camion-benne est encore à l'arrêt, dit Mr. Madi d'une voix grave en raccrochant. Ils menacent de résilier le contrat d'entretien si on ne règle pas ça aujourd'hui.

Ali fronça les sourcils. Il n'aimait pas travailler dans l'urgence, encore moins sous la pression politique. Il prit une grande inspiration et tourna son regard vers l'arrière de la cour, là où le mastodonte vert et blanc attendait, capot ouvert, vide, immobile.

Zayd arriva au même moment, encore porté par l'euphorie du week-end.

— Le pick-up a fait sensation, chef. J'ai gardé la calandre, au cas où, comme l'avait suggéré Fatima lança-t-il en plaisantant.

Ali ne répondit pas tout de suite. Il avait les yeux rivés sur le camion immobilisé.

— T'as gagné un trophée, maintenant tu vas gagner une vraie galère.

— Hein ?

— Viens. J'ai besoin de toi sur celui-là.

Le camion était un modèle Iveco Daily, version utilitaire lourd, modifié pour la collecte des déchets urbains. Il appartenait à la mairie de Mamoudzou depuis bientôt cinq ans, et comme souvent, l'entretien avait été repoussé jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

— Problème de refroidissement moteur, expliqua Fatima en montrant la fiche d'intervention. Et en plus, le système hydraulique du lève-benne ne répond plus.

Zayd inspecta le compartiment moteur. Une fuite bien visible gouttait sous le radiateur. Le ventilateur électrique avait fondu partiellement, et le boîtier de commande du système de levage était fissuré, probablement après un choc mal amorti.

— On a les pièces ? demanda-t-il.

— Non. Le ventilo, on peut en commander un, mais il mettra trois jours. Quant au boîtier hydraulique... là, c'est la cata. Le modèle n'est plus fabriqué. Il faut l'adapter ou le remplacer par autre chose.

Ali arriva, observant l'ensemble sans rien dire. Il finit par demander :

— Tu te souviens de la pièce que t'as bricolée pour ton pick-up ? La grille renforcée avec les supports soudés ?

— Oui ?

— Amène-la. J'ai une idée.

Dans l'atelier, les outils claquaient, les câbles traînaient sur le sol, et le bruit des clés à cliquet rythmait la matinée. Zayd posa la fameuse pièce sur l'établi. Ali, avec l'aide d'Issa, la modifia légèrement, soudant deux nouvelles fixations et découpant une ouverture spécifique pour y intégrer les relais électriques du camion.

— On va s'en servir comme support pour fixer un petit ventilateur secondaire, expliqua-t-il. Pas aussi puissant que l'original, mais suffisant pour faire le job en attendant la vraie pièce.

Zayd resta scotché. Jamais il n'aurait imaginé que son bricolage de concours pourrait devenir une solution concrète pour un véhicule public.

Pendant que Fatima s'occupait de purger le circuit hydraulique, Issa contrôlait la ligne de pression du vérin. Les joints étaient encore bons, c'était donc le relais principal qui posait problème. En recyclant deux relais de clim de camion, Ali monta un système de secours, câblé proprement, avec un interrupteur manuel temporaire dans la cabine.

— Ce n'est pas une réparation définitive, précisa Ali. Mais ça tiendra jusqu'à la vraie intervention. Et le camion pourra reprendre la route cet après-midi.

À 15h, le camion redémarrait. Le moteur ne chauffait plus, le lève-benne fonctionnait. Le chauffeur municipal, un homme trapu nommé Abdallah, fit un tour de la cour, leva la benne sans encombre, et descendit de la cabine en levant le pouce.

— Nickel. C'est mieux que ce que j'avais avant !

Ali regarda Zayd, puis s'adressa à Mr. Madi.

— T'appelles la mairie. Tu leur dis que c'est bon. Et tu leur dis aussi que si quelqu'un veut savoir comment on a fait, il peut venir apprendre.

Mr. Madi hocha la tête, déjà au téléphone.

Zayd, lui, restait devant le camion, un peu sonné.

— J'ai du mal à croire que ma pièce... mon bricolage, là, il a servi à ça.

Fatima sourit, penchée sur sa tablette de diagnostic.

— Ce n'est pas du bricolage, Zayd. C'est de la mécanique. De la vraie. Celle qui s'adapte, qui réfléchit, qui sauve les meubles quand les pièces manquent.

Ali se contenta d'ajouter :

— Et c'est pour ça que je commence à te faire confiance. Continue comme ça... et un jour, c'est toi qui formeras les autres.

Zayd détourna les yeux, un peu gêné, mais incapable de cacher son sourire. Ce jour-là, il comprit que dans ce métier, il ne s'agissait pas seulement de réparer des moteurs. Il s'agissait de faire avancer les choses. De faire rouler Mayotte, quoi qu'il arrive.

## Chapitre 5 – Le Vol de Matériel

Quand Zayd arriva ce matin-là, il sentit tout de suite que quelque chose n'allait pas. L'atelier était étrangement silencieux. Pas de moteurs qui tournent, pas de blagues lancées à la volée, pas de Fatima en train de pianoter sur sa tablette. Juste Issa, immobile devant l'armoire à outils, les bras croisés, l'air noir.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Zayd en posant son sac.

Issa se retourna lentement.

— On a été visités cette nuit.

Le cœur de Zayd fit un bond. Il entra dans l'atelier, là où, d'habitude, l'odeur de métal chaud et d'huile usée le mettait tout de suite dans l'ambiance. Mais ce matin-là, c'était autre chose. Une odeur de cadenas forcé, de plastique arraché, d'intrusion.

L'étagère du fond était vide. Les coffrets de cliquets, les douilles longues, le multimètre numérique, les connecteurs Bosch, les pinces à sertir, les sondes lambda neuves... tout avait disparu.

Fatima, accroupie près du cadenas cisailé, releva les yeux vers lui.

— Ils savaient ce qu'ils cherchaient. Pas un vol au hasard. C'est ciblé.

Ali arriva, le visage plus fermé que jamais. Il ne criait pas, il ne s'énervait pas. Il regardait. Il enregistrtrait.

— On a une caméra ? demanda-t-il à Mr. Madi, qui venait d'entrer.

— Non. Enfin... juste celle du portail, mais elle est floue la nuit. Je suis désolé, je...

— Pas grave. On va se débrouiller autrement.

Il regarda chaque membre de l'équipe, un à un. Quand son regard croisa celui de Zayd, ce dernier sentit quelque chose se glacer en lui. Pas de colère. Juste... un doute.

— Le vol s'est produit entre 22h et 4h du matin, annonça Ali. Pas de trace d'effraction sur le portail, ce qui veut dire qu'ils connaissaient les lieux. Et qu'ils avaient peut-être un double de clé.

Silence pesant. Puis Issa, d'une voix grave :

— Et si c'était un coup de l'intérieur ?

Le regard de tous se tourna instinctivement vers Zayd. Il sentit ses oreilles chauffer, son estomac se contracter.

— Sérieux ? Vous pensez que c'est moi ? dit-il, incrédule. J'ai passé la soirée chez moi. Je viens ici bosser tous les jours, je me tue à apprendre...

Ali ne répondit pas. Fatima, elle, ne quitta pas des yeux les marques laissées sur le cadenas.

— On n'accuse personne sans preuve, dit-elle calmement.

Mais l'ambiance était déjà abîmée. Les regards, les silences, les soupirs... Tout pesait.

Les heures passèrent, tendues. Zayd tenta de se concentrer sur une vidange, mais il faisait les gestes mécaniquement. Il entendait chuchoter dans son dos. Il vit même un client regarder la scène avec méfiance.

Pendant ce temps, Fatima ne restait pas inactive. Elle fit le tour du garage, nota les pièces disparues, interrogea les voisins, retourna sur les lieux du premier sabotage — celui du faisceau de la berline, quelques semaines plus tôt.

— Ce n'est pas la première fois qu'on a un souci, souffla-t-elle à Ali à voix basse. Je ne crois pas aux coïncidences.

Le lendemain matin, Fatima arriva plus tôt que d'habitude. Elle avait le regard décidé, la tablette à la main, et une adresse griffonnée sur un papier.

— Y'a un revendeur à Doujani, pas déclaré. Il vend des pièces très spécifiques... exactement celles qu'on s'est fait voler. Je suis tombée sur son annonce en ligne. J'ai reconnu nos outils sur les photos.

Ali leva les yeux.

— T'es sûre ?

— J'ai vérifié les numéros de série sur les valises de diagnostic. Et la marque sur le coffret de douilles. C'est les nôtres.

Ali hocha la tête.

— On y va.

La boutique n'en était pas vraiment une. Un container aménagé, quelques étagères, une enseigne improvisée. Quand Ali entra, suivi de Fatima, il tomba nez à nez avec Tino, l'ancien mécano du garage. Celui-là même qui avait saboté la berline quelques mois plus tôt.

— Tiens donc, fit Tino avec un sourire forcé. Vous cherchez quelque chose ?

Ali ne répondit pas. Il fit lentement le tour du container, puis s'arrêta devant le coffret de douilles.

— Intéressant. Même les traces de peinture sont les mêmes.

Fatima sortit son téléphone, prit des photos. Tino comprit trop tard. Il tenta de les retenir, mais Ali avait déjà tourné les talons.

— On revient avec la gendarmerie, dit-il simplement.

Dans l'après-midi, les forces de l'ordre étaient sur place. Le matériel fut restitué, et Tino embarqué pour recel. Au garage, la nouvelle tomba comme un soulagement. Mais Zayd, lui, resta un peu à l'écart, encore blessé du soupçon qu'il avait perçu dans les regards.

Ali vint le voir en fin de journée.

— Je ne t'ai pas accusé, tu sais.

— Non, mais t'as douté.

Ali resta silencieux. Puis, d'une voix plus douce :

— C'est normal de douter, Zayd. Mais c'est encore plus important de vérifier. C'est ce qu'on fait dans ce métier. On écoute le moteur, mais on teste. On observe, mais on confirme. Et aujourd'hui, t'as tenu bon. T'as pas fui, t'as pas baissé les bras.

Zayd hocha la tête. Il n'était pas encore totalement rassuré, mais il comprenait. C'était ça aussi, grandir dans un garage : affronter le bruit des moteurs... et celui des silences.

Le lendemain, de nouveaux cadenas étaient installés, et une caméra flambant neuve avait été fixée au-dessus de la porte d'entrée.

— On n'a peut-être pas évité le vol, dit Fatima en souriant. Mais au moins maintenant, on est un peu mieux préparés.

## Chapitre 6 – Le Colis Trop Lourd

Ce matin-là, le vrombissement sourd d'un moteur de poids lourd annonça l'arrivée d'un véhicule inhabituel dans la cour du garage. Les tôles vibrèrent légèrement, et même Issa releva la tête de son établi. Le camion était énorme : un porteur Scania 26 tonnes, aux pneus aussi larges que des bras d'homme, chargé jusqu'à la gueule de pièces mécaniques sur palettes.

— C'est le nouveau fournisseur ? demanda Zayd en s'essuyant les mains.

— Non, répondit Ali en s'avançant. C'est un transport privé. Le chauffeur, c'est Abdou. Un gars sérieux. Il fait la navette entre le port et les garages depuis peu.

Abdou descendit de la cabine. Grand, costaud, regard vif.

— Salam, lança-t-il en serrant la main d'Ali. Voilà vos pièces. Mais faites gaffe en déchargeant. Y'a une palette qui a bougé, elle penche bizarrement.

Ali fronça les sourcils.

— T'as pas vérifié le chargement avant de partir ?

— J'ai bien calé, mais ils m'ont chargé ça à l'arrache au port. Pressés, comme toujours. Je n'ai pas eu le temps de tout repositionner.

La manœuvre de déchargement commença doucement. Le chariot élévateur, piloté par Zayd, remontait les palettes une à une. Il transpirait sous le soleil, concentré, le regard sur chaque bras du transpalette.

— Prends celle de gauche en dernier, cria Abdou. Elle a glissé d'un côté. Si tu la lèves trop vite, elle va basculer.

Mais le sol, légèrement en pente, compliqua tout. Et ce qui devait arriver... arriva.

À peine les fourches engagées, la palette oscilla, glissa... et tomba avec fracas. Un bruit sourd de métal contre le béton, des pièces qui roulent au sol, et une gerbe de poussière soulevée. Zayd bondit en arrière juste à temps.

— Ça va ?! hurla Fatima en courant vers lui.

Zayd hochait la tête, un peu sonné. Il n'avait rien, mais il avait vu passer le danger à deux doigts.

Abdou, lui, jurait à voix basse. Il regardait la palette éclatée, les pièces tordues, les silent-blocs explosés.

— Je suis désolé, Ali. Je n'ai pas eu le choix, ils m'ont pressé comme un citron là-bas. Pas de sangles, pas de cales. Je n'ai même pas eu la fiche de chargement.

Ali ne répondit pas tout de suite. Il inspecta les dégâts. Deux amortisseurs pliés, un carter alu fendu, et un bras de suspension tordu.

— On va devoir signaler ça, dit-il enfin. On ne peut pas laisser passer.

L'après-midi même, un agent de la DEAL (Direction de l'Environnement, de l'Aménagement et du Logement) débarqua au garage. Une femme, la trentaine, bloc-notes à la main, lunettes de soleil plantées sur le nez.

— Je suis Mme Ousseni. On m'a signalé un incident sur un chargement logistique. Je dois faire un constat.

Elle inspecta la zone, interrogea Abdou, prit des photos, releva les numéros de lot.

— Et vous n'avez pas signé de fiche de chargement ? Pas de PV d'expédition ?

— Non. Ils m'ont fait monter dans la cabine pendant qu'ils chargeaient. Je n'ai le résultat qu'en fermant la porte arrière.

Mme Ousseni hocha la tête.

— On voit ça souvent. Le souci, c'est que si vous ne renseignez pas tout, en cas d'accident, c'est sur vous que ça retombe.

Ali s'interposa doucement.

— On a gardé les documents précédents, les fiches de réception, et le bon de commande. On peut prouver que le chargement était mal fait avant même d'arriver ici.

Il sortit un dossier, bien tenu, avec des photos d'archives. Mme Ousseni les parcourut, visiblement satisfaite.

— Vous avez bien fait. Ça nous aidera pour le rapport. Mais je vous recommande une chose : une formation interne. Les risques liés à la logistique sont sous-estimés. Une palette mal arrimée, et c'est un jeune qui finit écrasé.

Ali acquiesça.

— Vous avez raison.

Le soir même, dans la salle de pause transformée en mini-salle de réunion, l'équipe se retrouva autour d'un tableau blanc. Fatima avait préparé un petit topo, qu'elle déroula avec calme et pédagogie.

— Voici les points essentiels pour sécuriser un chargement :

Répartition du poids sur les essieux

Utilisation de sangles de coins antiglisse de cales de roues

Vérification de la stabilité avant le départ

Fiche de chargement obligatoire signée par le chauffeur

Zayd levait les yeux à chaque étape. Il comprenait maintenant à quel point un détail négligé pouvait devenir dangereux.

— Et toi, ajouta Fatima en le regardant, t'as bien réagi. T'as reculé juste à temps. Bon réflexe.

Ali ajouta :

— Ce n'est pas parce qu'on bosse dans un garage qu'on peut se permettre de négliger ce qui vient de l'extérieur. Le transport, c'est notre prolongement. Et s'il déraile, tout déraile.

Abdou, qui assistait à la formation, hocha lentement la tête.

— Je ne referai plus jamais la route sans vérifier le chargement. Même si on me presse, je prends les dix minutes qu'il faut.

Le lendemain, dans la cour, une nouvelle palette arriva. Cette fois, sanglée, équilibrée, conforme. Abdou vérifia chaque coin, chaque attache, cocha la fiche, et fit signe à Zayd.

— Tu peux y aller.

Zayd souleva la palette, stable cette fois et la posa doucement près de l'atelier.

Ali, en regardant la scène, sourit légèrement.

— Quand la mécanique et le transport bossent ensemble... c'est là qu'on avance.

## Chapitre 7 – Le Bus Scolaire des Hauts

Le jeudi suivant, la pluie tombait drue sur les hauteurs de Combani. Les essuie-glaces du petit 4x4 de service grincèrent une fois de trop, puis s'arrêtèrent. À l'intérieur, Zayd tapota nerveusement la vitre embuée du bout des doigts, tandis que Fatima fixait la route sinueuse avec une concentration froide.

— On est à combien ? demanda Zayd.

— Moins de cinq minutes. D'après la mairie, c'est après le virage du collège, juste avant la montée de M'tsapéré. Bus en panne, dix gamins à bord.

— Il démarre plus du tout ?

— Non. Le chauffeur a dit qu'il a calé net, sans bruit. Juste... coupure générale. Plus de puissance, plus d'assistance.

Zayd hocha la tête. Il sentait l'adrénaline monter. C'était sa première vraie intervention sur le terrain, en conditions réelles, loin du confort de l'atelier. Pas de pont élévateur, pas de valise de diagnostic branchée au secteur, pas de temps mort. Juste la route, la pluie, et l'urgence.

Ils trouvèrent le bus en travers du bas-côté, les warnings clignotants malgré la pluie. Une douzaine d'enfants, encadrés par une accompagnatrice, attendaient à l'abri sous les arbres. Le chauffeur, la cinquantaine nerveuse, s'approcha à grands pas.

— Je ne sais pas ce qu'il a, il roulait normalement et d'un coup tout s'est éteint. Plus rien. Même les feux.

Fatima ouvrit le capot pendant que Zayd descendait le matériel. Elle inspecta rapidement les fusibles, les connexions batterie, le faisceau apparent.

— On a un faux contact quelque part, dit-elle. Ou alors un relais grillé. Mais le fait que tout se soit éteint d'un coup, même l'alimentation principale...

Zayd, déjà sous le bus, inspectait le câblage du démarreur et le gros connecteur principal.

— T'as vu ça ? Le faisceau est maintenu avec des colliers de bricolage. Et regarde la cosse... elle est fendue. L'oxydation a tout bouffé.

Fatima fronça les sourcils.

— Ce n'est pas nous qui avons entretenu ce bus, hein ?

— Non. Il vient du garage de Tsoundzou.

Elle soupira.

— Classique. De l'économie de bout de chandelle. Et voilà le résultat.

Zayd remonta avec précaution, les bras trempés de boue.

— J’peux tenter un by-pass avec une cosse neuve et du scotch d’isolation renforcé. C’est temporaire, mais ça devrait relancer le circuit.

— Vas-y. Fais-le proprement.

Vingt minutes plus tard, les gamins étaient de nouveau assis dans le bus, au sec. Le moteur venait de se rallumer dans un souffle rauque, mais stable. Le sourire du chauffeur en disait long.

— Vous êtes des chefs. Merci... vraiment.

Fatima lui tendit une fiche à signer.

— Il faudra faire une vraie réparation au garage. Ce n’est qu’un dépannage. Mais au moins vous pouvez redescendre tranquillement.

Alors qu’ils s’apprêtaient à repartir, un klaxon grave résonna au loin. C’était la dépanneuse. Ali descendit du camion, imperméable sur le dos, le regard sévère.

— C’est bien ce que je pensais, dit-il en voyant le faisceau réparé. Mal entretenu. Travaux bâclés.

Fatima lui fit un compte rendu rapide. Ali écoutait en silence, puis jeta un coup d’œil à Zayd.

— C’est lui qui a réparé ?

— Ouais. Initiative rapide, propre, efficace.

Ali hocha lentement la tête.

— Bien.

Il se tourna vers le chauffeur.

— Ce bus, vous le ramenez au garage demain matin. Et vous dites à votre employeur qu’on offre une vérification gratuite sur toute leur flotte. On ne va pas attendre que d’autres gamins restent coincés en pleine brousse.

Le lendemain, la campagne fut lancée. Contrôle gratuit des bus scolaires, tous garages confondus. Pas pour la pub, mais pour la sécurité. Les familles en parlèrent, les chauffeurs aussi. Et peu à peu, le garage de Mr. Madi gagna une nouvelle réputation : celle de l’atelier qui ne fait pas que réparer, mais qui prend soin.

Zayd, lui, nettoyait ses outils dans le coin de l’atelier quand Ali s’approcha.

— T’as assuré hier. Pas juste parce que t’as réparé, mais parce que t’as pris la décision. Et tu l’as bien faite cette réparation.

— Merci, chef, dit Zayd, un peu gêné.

— Tu continues comme ça... et tu vas devenir plus qu’un mécano. Tu vas devenir un vrai pro. Zayd sourit. La pluie avait cessé. Et sous le soleil revenu, le garage bourdonnait déjà d’une nouvelle journée.

## Chapitre 8 – Une Équipe Soudée

Ce matin-là, le garage semblait presque trop calme. Pas de moteur à démonter, pas de frein à purger, pas de klaxon en panne. Juste une table dressée dans la cour, quelques chaises en plastique, et un drapeau de la mairie qui flottait mollement sur un coin de bâche tendue à la va-vite.

— C’est quoi ce truc officiel ? marmonna Issa en nouant ses lacets, visiblement peu à l’aise avec les cérémonies.

— C’est une remise de diplôme, répondit Fatima en souriant. Sauf que cette fois, c’est nous les diplômés.

Ali, vêtu pour une fois d’une chemise propre — sans taches d’huile —, était debout près de Mr. Madi. À leurs côtés, un élu de la mairie relisait un petit discours sur son téléphone.

Zayd, lui, ne comprenait pas tout. Il observait les allées et venues, les sourires, les regards un peu fiers. Quelque chose se tramait.

— T’es au courant de ce qu’ils vont dire ? souffla-t-il à Fatima.

— Pas exactement. Mais vu ce que t’as fait ces dernières semaines, je ne serais pas étonnée que ton nom ressorte.

Quelques minutes plus tard, les chaises étaient pleines, les moteurs éteints, et l’élu prit la parole. Il remercia l’équipe du garage pour son engagement, salua les dépannages d’urgence réalisés dans des conditions parfois difficiles, évoqua même l’opération de contrôle gratuite des bus scolaires. Puis il sortit un petit trophée en plexiglas, gravé : “Reconnaissance citoyenne – Garage Madi – Pour service rendu à la population.”

Applaudissements.

Ali s’inclina légèrement, puis prit le micro à son tour.

— Ce n’est pas pour les beaux discours qu’on est là, dit-il d’entrée. Nous, on préfère les boulons aux mots. Mais je vais faire une exception. Ce garage, c’est plus qu’un atelier. C’est devenu une équipe. Une famille, même. Et y’a un gars ici... un petit jeune qui est arrivé les yeux grands ouverts, et les mains un peu tremblantes. Il savait à peine tenir une clé dynamométrique. Maintenant, il pourrait diriger une équipe.

Ali se tourna vers Zayd, planté près du mur, bouche entrouverte.

— Zayd. Si tu veux, t’as une place ici. Définitive. Tu le mérites.

Un silence étonné s’installa, vite brisé par un tonnerre d’applaudissements. Même Issa tapa dans ses mains, le regard fuyant. Fatima, elle, lança à voix basse :

— Dis oui, imbécile.

Zayd, les yeux brillants, hocha la tête, incapable de sortir un mot. Il n'avait jamais imaginé que ça irait aussi loin, aussi vite. Il avait juste voulu apprendre. Et il s'était trouvé une vocation.

Mais Ali n'avait pas terminé.

— Et parce que ça ne suffit pas de former sur le tas... à partir du mois prochain, on ouvre un centre de formation transport-logistique, ici même, en partenariat avec les chauffeurs de l'île. Pour que d'autres jeunes, comme Zayd, puissent apprendre autrement. En vrai. Avec du cambouis sur les mains, et des vrais défis.

Il se tourna vers Abdou, assis au premier rang.

— T'as promis de donner des heures de conduite, hein ?

— Avec plaisir, chef, lança le chauffeur en riant.

Un peu plus tard, les chaises avaient été rangées, les moteurs relancés, et la vie reprenait dans le garage. Zayd regardait le vieux pick-up du concours, toujours garé sous le manguier. Il s'approcha, posa la main sur la carrosserie mate.

Fatima arriva à sa hauteur, les bras croisés.

— Alors, t'as accepté ?

— Évidemment. Mais je n'y crois pas encore. Y'a quelques mois, j'étais juste apprenti. Et maintenant...

— Maintenant t'es un vrai mécano. Et bientôt, un formateur peut-être.

Il se tourna vers elle, un peu hésitant.

— Tu crois que je suis prêt ?

— T'es jamais vraiment prêt. Mais t'as les épaules. Et t'as l'équipe derrière toi.

Zayd regarda autour de lui. Le bruit du compresseur, les rires d'Issa, les directives calmes d'Ali, le regard bienveillant de Mr. Madi. C'était plus qu'un garage. C'était devenu sa place.

Il inspira profondément.

— Bon. On retourne bosser ?

Fatima sourit.

— Allez, professionnel. Le carter t'attend.

Et dans l'écho métallique de l'atelier, entre les outils, les moteurs et les regards complices, quelque chose vibrait. Une énergie. Un avenir. Une équipe soudée, prête à faire rouler Mayotte... quoi qu'il arrive.